

L'honnêteté récompensée

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 17

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208633>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LE FONTANNEY

(Le Fontanney è à la Motta, désant
noùtre vilhio).

DES bords de l'Yserne... C'est ainsi que notre regretté ami Pierre Dif datait les mordantes correspondances qu'il adressait à la *Revue* il y a trente ans et plus et qu'il terminait par ces mots : « A petite cloche, grand son ».

Oh ! que ces lettres hebdomadaires ont intrigué les lecteurs ! Sous quelle latitude se trouvaient donc ces bords de l'Yserne et cette Yserne ? Qui pouvait bien être ce Pierre Dif ? Et l'on finit par savoir que l'Yserne est l'ancien nom de l'Arnon et que Dif se nommait en réalité Fritz Chabloz. Il avait pris ce pseudonyme parce que de nombreux ifs croissent à la Mothe, où naît un des principaux affluents de l'Arnon.

Notre petite rivière jaillit au hameau de Culliairy, près de Ste-Croix et se jette dans le lac de Neuchâtel à la Poissine, hameau de Grandson. Elle a ainsi son cours complet dans ce dernier district.

L'affluent de la Mothe a deux sources tout près de ce hameau, qui fut dans le temps le chef-lieu de la commune de la Mothe-Vugelles-Orges. L'une de ces sources est permanente ; elle naît aux abords du hameau même, où elle fait mouvoir quelques usines. L'autre, qui est semi-intermittente, ne jaillit que lors de la fonte des neiges sur la montagne et après de fortes pluies. Elle offre cette particularité, c'est qu'elle sort tout d'un coup, d'un jet énorme, pour s'apaiser ensuite peu à peu, en plusieurs jours, et s'arrêter complètement lorsque l'apport de l'eau n'est plus suffisant. Quelques mètres après la source, elle forme une fort belle cascade d'une vingtaine de mètres de hauteur, dont on entend le bruit à plus de deux lieues de distance. C'est là ce qu'on appelle le *Fontanney* de la Mothe pour le distinguer du *Fontanney* de Covatannaz, autre cascade de l'Arnon, dans la gorge de Covatannaz, en dessus de Vuittebœuf, dont j'aurai peut-être l'occasion de parler un jour, si mes descriptions ne deviennent pas ennuyeuses.

Le *fontanney* de la Mothe a deux orifices d'émission : le grand, dont je viens de parler, peut être parcouru dans une grande partie de sa galerie, pendant l'étiage ; l'autre, situé à une certaine distance à l'orient, est si étroit qu'on n'y pourrait pas passer. Peu de gens ont visité la grande galerie. En temps de pluie, on ne s'y aventurerait pas sans danger, en raison de la soudaineté de l'invasion de l'eau et, en temps ordinaire, la vase qui reste dans les parties basses en rend le parcours désagréable. Les gens de la campagne redoutent l'inconnu et se forgent facilement des dangers imaginaires, mais le *Fontanney* n'en présente aucun.

J'ai sous les yeux le plan qu'en dessina, au jugé, M. Reverchon, instituteur, lequel assistait à l'exploration que nous fîmes le 31 juillet 1897. Le principal orifice d'émission est à quelque dix mètres en arrière de la cascade. L'entrée de la galerie n'est pas très grande — environ 2 ou

3 mètres de chaque face. — A partir de là, le sol, obstrué en partie par de gros blocs tombés de la voûte, descend contre le fond jusqu'à un tiers environ de la longueur du parcours. Ici, la pente devient inverse pendant quelques mètres pour s'approcher de l'horizontale et remonter jusqu'au point où la galerie devient impénétrable, la voûte étant si basse qu'on ne peut y pénétrer même en rampant à plat ventre. Elle n'est donc pas accessible jusqu'à la bifurcation avec la source permanente, qui se trouve sans doute une vingtaine de mètres plus profond, mais obstruée par des blocs, du sable, du limon et le rocher presque compact.

La largeur de la galerie, à l'orifice de sortie, peut avoir trois mètres jusqu'au point où elle remonte, mais à partir de là elle s'élargit parfois considérablement.

Chose singulière, jusqu'au bas de la première pente, nous avons trouvé plusieurs fragments, blocs et galets de moyenne grosseur, de roches étrangères au Jura (grès, gneiss, micaschistes et silex) provenant des Alpes. Tout au fond, nous avons même rencontré un petit amas de sable de mica jaune pulvérisé. Comment ces matériaux erratiques étaient-ils parvenus là, dans un souterrain presque horizontal, à une distance d'environ 80 mètres, tantôt montant, tantôt descendant ? C'est ce que le système de siphon de la source et la galerie elle-même nous expliquent en y réfléchissant un peu.

Chacun sait qu'une source intermittente est un siphon naturel qui s'amorce lui-même, lorsque l'arrivée de l'eau se fait à un niveau inférieur, ramené à un niveau momentanément supérieur jusqu'à l'épuisement de l'eau par le siphon. Alors, celui-ci se désamorce et l'écoulement cesse. Mais au *Fontanney* une fois désamorcé, le siphonnage a lieu en arrière pour l'eau contenue un peu en retrait de l'entrée du souterrain, car la première pente conduit rapidement ce surplus d'eau dans la direction arrière avec les divers fragments erratiques qu'elle contenait. Elle est, en quelque sorte, avalée par l'excédent du siphon, pendant que la cascade est arrêtée depuis plus ou moins longtemps.

Le *Fontanney* n'est qu'un trop-plein de la source ordinaire de la Mothe et le phénomène du retour d'eau ne peut se produire que lorsque la cascade est arrêtée. Comme il nous fut impossible de pénétrer plus loin, la place en hauteur ne le permettant pas, la nature n'a pu être prise sur le fait, quant au premier siphonnage, qui s'opère probablement où nous avons dû rebrousser chemin et plus en arrière ; mais l'intéressante découverte des erratiques alpins est une particularité du *Fontanney* qui valait bien quelques peines et le désagrément de brosseur un peu de boue de nos habits. S. G.

Inventaire conjugal. — Combien de temps y a-t-il que tu es marié ?

— Attends, je vais te dire cela, le temps de compter ce qui me reste d'assiettes.

L'HONNÊTETÉ RÉCOMPENSÉE

IL peut arriver, à vous, à l'un des vôtres, à moi, de perdre un portefeuille ou un portemonnaie. On perd bien son parapluie ou son pardessus. Du reste, ce n'est pas pour des prunes que les journaux d'annonces ont ouvert une rubrique : « *Objets perdus* ». Et c'est sous cette rubrique que l'on trouve le plus de reconnaissance, une chose rare, bien qu'on en parle beaucoup.

Ah ! certes, à lire la liste des objets perdus, on ne peut dire que la probité n'est pas encouragée. C'est partout, la mention : « A rapporter contre récompense, etc. ».

Un chroniqueur parisien, Michel Thivars, raconte à ce propos l'amusante histoire que voici :

* * *

Madame, qui attend son mari pour dîner, s'impatiente. — Enfin, le timbre sonne.

Madame. — Ce n'est pas trop tôt !... Joséphine, servez le potage.

(Monsieur entre, pâle, défat, et s'écroule plutôt qu'il ne s'assied devant son assiette. — Madame le considère avec anxiété.)

Monsieur, gémissant. — Quel malheur !... Quel épouvantable malheur !...

Madame, servant le potage. — Que t'est-il arrivé ?

Monsieur. — Mon portefeuille !

Madame. — Quoi ! ton portefeuille ?

Monsieur. — Perdu !

Madame, laissant tomber la cuillère. — Ton portefeuille !... Tu as perdu ton portefeuille ?

Monsieur. — Avec quarante billets de mille que je venais de toucher chez le banquier.

Madame. — Quarante bill... (Elle suffoque.)

La semaine dernière, monsieur perd un parapluie tout neuf ; aujourd'hui, c'est son portefeuille !... Quarant... (Elle suffoque derechef.)

Mais où ? Quand ? Comment ?

Monsieur. — Est-ce que je sais !

Madame. — Il n'en sait rien !... En voilà une conduite !... Un père de famille !

Monsieur. — Mais nous n'avons pas d'enfants.

Madame. — Heureusement pour eux !... Pauvres chéris ! Ah ! ma pauvre mère avait bien raison quand elle me disait : « Ton mari n'est qu'un imbécile ! ».

Monsieur, humblement. — Il y a encore un petit espoir... Mon adresse est dedans... Peut-être que la personne qui l'aura trouvé...

Madame, avec une ironie cinglante... — Le rapportera... En y ajoutant les intérêts à 6 %, n'est-ce pas ?... (Haussant les épaules.) Ne dites donc pas de bêtises... — Si vous trouviez 40,000 francs sur un trottoir, est-ce que vous les rapporteriez, vous ?

Monsieur, vexé dans sa probité. — Pourquoi pas ?... Si c'étaient des valeurs nominatives.

Madame. — Oui, mais en billets de banque ?

Monsieur, avec désespoir. — Hélas ! Ah ! j'en donnerais de bon cœur la moitié à celui qui...

La bonne, entrant. — Monsieur, c'est un homme qui désire parler à Monsieur... pour de l'argent...

Madame. — Il tombe bien... Dites que Monsieur est sorti.

La bonne. — De l'argent qu'il rapporte à Monsieur... Un portefeuille...

Monsieur, bondissant. — Mon portefeuille! Qu'il entre! qu'il entre vite!

(La bonne introduit un pauvre diable.)

Le pauvre diable. — C'est un portefeuille que j'ai ramassé en bas, devant la porte...

Monsieur, lui arrachant le portefeuille des mains. — C'est lui!... c'est bien lui!... (Avec effusion.) Ah! mon cher ami, que de reconnaissance!... Croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat, et je...

Madame, aigrement. — Au lieu de vous livrer à ces transports ridicules, vous feriez bien mieux de vérifier si le compte y est.

Monsieur, refroidi. — C'est vrai! (Il ouvre le portefeuille et compte :) Un, deux, trois... trente-neuf, quarante... Tous, ils y sont tous!

Madame, soupçonneuse. — Es-tu certain qu'il n'y en avait que quarante?

Monsieur. — Dame! à moins que le caissier ne se soit trompé.

Madame. — Ce qui peut très bien arriver! (Avec un soupir.) Enfin!... quand on est assez bête pour perdre son portefeuille, il faut bien se résigner à faire des sacrifices.

Monsieur. — Ne parlons pas de ça. (Au pauvre diable.) Voyons, mon ami, je veux... (Il fouille dans sa poche droite.)

Madame. — Que cherches-tu?

Monsieur (fouillant dans sa poche gauche). — De la monnaie pour récompenser cet honnête homme... (Tirant un billet de banque du portefeuille.) Avez-vous de quoi me rendre sur 1000 fr.?

Le pauvre diable, protestant pour la forme. — Oh! ce n'est pas la peine de...

Monsieur, insistant. — Si! si!... Alors, vous n'avez pas de monnaie?... Diable? Je tiens pourtant à ce que vous acceptiez quelque chose. (Appelant.) Joséphine!

La bonne. — Monsieur!

Monsieur, du ton d'un homme qui ne regarde pas à la dépense. — Joséphine, emmenez donc ce brave homme à la cuisine... Vous lui donnerez un bon verre de vin.

(Le pauvre diable se retire sans se confondre en remerciements.)

Madame, courant après la bonne. — Du vin d'office, hein! (Revenant.) C'est encore assez payé... Après tout, il n'a eu que la peine de monter l'escalier.

Monsieur, tournant et retournant son portefeuille en grommelant. — Et puis, il aurait bien pu se laver les mains.

Madame. — Quoi donc?

Monsieur. — Mon portefeuille qu'il a taché avec ses pattes sales, l'animal!... Un portefeuille de 15 fr.!

Madame, amèrement. — Ça lui est bien égal, maintenant qu'il a bu notre vin.

Monsieur. — Quel goujat!

Madame. — Et sa figure! As-tu remarqué cette mine patibulaire?

Monsieur, hochant la tête. — Un gaillard qu'il ne ferait pas bon rencontrer, la nuit, au coin d'un bois!

Le génie des affaires.

A la gare de Lausanne, au moment du départ de l'express Genève-Zurich. Sur le quai, M. Isaac père serre la main à son jeune fils, accoudé à la portière d'un wagon.

— Sitôt à Zurich, lui dit-il, lance-moi une dépêche m'annonçant que tu es bien arrivé.

— Y penses-tu père? Une dépêche coûte 50 centimes!

— Eh bien, une lettre par express.

— Ça fera toujours 40 centimes!

— Alors une lettre ordinaire, ou au moins une carte.

— Papa chéri, reprend Isaac fils, je l'enverrai un pli vide, non affranchi: tu refuseras de l'accepter et, tout en ne déboursant rien, tu sauras que je suis arrivé sans encombre.

Le train s'éloigne, et Isaac père rentre chez lui, les larmes aux yeux, en se disant: « Décidément, le petit est plus fort que moi! »

LA CLIPSE

Ar-vo yu la clipse? Ye paraît qu'eïn a z'u iena demicro passâ. Mé, l'é pas yussa.

M'è-té portant bin eimmandzî po la guegni. Lè papâ l'avant de que faillâi matsourâ dâi breque de verro âo bin dâi tiu de botollie. N'è pas ceïn que manquâve tsi no: on eïn avâi prau matâire de tiu de botollie, et de matsouron assebin.

Et tot parâi, n'è rein yu. Atsè justo âo moment que l'affère s'eimbrèyive que ma fenna vint mè criâ :

— Marc! vint rido! crâïo que la modze vâo fère lo vî! Cliaï serpeint! (pas ma fenna, la modze). Quemet se ne pouâve pas chède on auto moment po fère son vî. On è binstout pe rein lè maïtro tsi sè. Ceïn devètrâi itre dèfeindu. L'è du que lâi a tant de cliaï z'anarchisse et de cliaïu carrioleu. M'a dan faliu allâ m'eïncliaïre à l'ètrâblio, et i'è manquâ la clipse, mè que mè redzoïessè tant. Ma fenna, po mè rabonnâ, m'a de que i'eïn avé yu duve: onna clipse de clipse. Cliaï serpeint! (sti coup, l'è po ma fenna). L'è adî à mè rebriquâ.

Lo tantoût, su z'u bâire quartetta âi *Trâi-Chasseu*. On dèvezâve rein que de cliaï clipse. Lè z'on dezan çosse, lè z'auto ceïn. Eïn avâi ion que preteindâi qu'onna clipse l'ètai onna niola nâire que passâve dèvant lo sèlâo. On auto, que l'ètai de la physique qu'on lâi comprègnâi rein. Mè, lau z'è de mon idée: « Lo sèlâo l'è on pucheint fu, ion de cliaïu tschaffâru quemet on fasâi lè z'auto iâdzo, mâ on tschaffâru avoué dau bou du. Ti cliaïu que l'ant z'u guegnî bin adrâi on fu, l'ant prau remarquâ que bourle pas adî de la mîma manâire: quand lo bou n'è pas bin chet, dâi coup, on lo vâi que tserboune et vint tot nâi, et pu aprî repreneid pe rido et pe fort. Lo sèlâo l'è tot parâi ».

L'è ceïn que lau z'è de, mâ n'ant pas voliu mè craire. Noutron régent, que l'è on bocon mè que fou, n'a-te pas preteindu que l'ètai tot bounameint la lena que passâve dèvant lo sèlâo! Eh! t'eïnlevâi! Quemet se n'avant pas ti lè dou lau seindâ bin adrâi fè et se pouâvant baguenatsî dinse via de lau terrau! Ie paraît que l'è ceïn qu'on lau z'appreind à l'Ecoula Normala. Se n'è pas onna vergognè: la lena que passe dèvant lo sèlâo!

Eh bin! mè ie crâïo que noutron gouvernement porràï oquie contre cliaïu clipse, que pouant dètraquâ lo temps. Se lè précaut de ti lè payi s'accordâvant na pas sè nièzi, lè z'affère l'âdrant autramèint. Dein ti lè casse, iè porrant dotedzî cliaïu que l'ètsaudant lo sèlâo à avâi omète dau bou chet.

MARC A LOUIS.

L'ALPE QUI DÉLIVRE

Jean Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas. En bas, tout au fond, une faible lueur indiquait seule l'endroit où dormait le village qu'il venait de quitter la mort dans l'âme, et il montait.

Les rocailles du sentier, l'ombre que rien ne perceait dans cette nuit sans lune, nuit farouche, comme le sont les nuits d'orage dans les Alpes; le tonnerre qui grondait encore au loin, rien n'arrêtait le guide dans sa course. Sans une hésitation, sans un faux-pas, Jean Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas.

Un soir de la semaine passée, Jean Solaz a

* Cambrioleurs.

pris le sentier de la Croix du Saugy. Il était joyeux, alors; il allait voir sa fiancée, la douce Marie aux grands yeux bleus. La brise chantait aux sapins sa chanson la plus tendre; la Dent du Midi, rose et flamboyante, recevait le dernier baiser du soleil; Jean, sans s'en douter, inconsciemment, était pénétré de la grandeur du spectacle; en son cœur aussi, c'était l'Alpenglühen.

Il arriva au rendez-vous. C'était à la croisée des deux sentiers, un petit carrefour à l'orée de la forêt; le tronc d'un sapin abattu par l'ouragan, invitait au repos. Jean s'assit et, rêvant au doux minois de Marie, sa promise, attendit.

Il attendit longtemps, longtemps; sans voir que la nuit était là maintenant; l'Alpe s'était éteinte et, grande ombre silencieuse, dressait au ciel ses pics farouches; le vent sifflait sa lugubre complainte, tout était noir et froid. Jean frissonna et, sortant de son rêve, fut foudroyé par cette pensée qui, seulement en ce moment, lui vint à l'esprit: Marie n'était pas venue. Pour la première fois, elle avait oublié leur rendez-vous! L'idée ne lui vint pas qu'elle pût être malade, sa fiancée, ou absente; il l'aurait su.

Non. Elle l'avait oublié. Alors, de son grand pas de montagnard, il rentra au village, par derrière les chalets et alla se coucher à l'étable pour ne pas éveiller sa vieille mère. Il resta toute la nuit à attendre le jour qui lui apporterait l'explication de l'affreux mystère.

Le jour vint et avec lui des étrangers qu'il fallait conduire vers les sommets.

Jean les guida comme à l'ordinaire, un peu plus taciturne, et voilâ tout.

A son retour, sa vieille mère, tout en larmes, attendait sur le seuil du chalet, le prit dans ses bras, le fit entrer et là, dans la vieille cuisine où ils avaient passé des jours si beaux, où ils avaient parlé si souvent de la douce Marie, d'une voix brisée de sanglots, elle parla.

Oh! ce fut vite dit, sans détours, sans phrases; Marie, la douce Marie aux grands yeux bleus ne l'aimait plus, elle allait épouser l'instigateur du village et, n'osant affronter le chagrin du guide, avait profité de son absence pour dire la vérité à sa mère.

Jean reçut le coup sans broncher. Seule une larme qui perlait malgré la crispation de toute sa volonté, dit son désespoir.

Le soir, Jean prit son bâton ferré, embrassa sa mère en disant simplement: « Faut qu'je guide » et partit.

Et maintenant, sans se retourner, montant toujours vers l'Alpe qui délivre, Jean Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas...

Et Jean Solaz ne revint jamais.

BOB STENA.

A repasser. — Un médecin, agacé qu'un client lui demande une consultation dans la rue, lui dit un peu nerveusement:

— Voyons, tirez la langue... Mieux que cela. Bien. Fermez les yeux...

Et, les mains croisées derrière le dos, le bon docteur plante là son client et continue sa marche.

Imagination. — Tu ne t'imagineras jamais ma chère, le nombre de jeunes gens qui m'ont fait la cour cet hiver.

— Oh! c'est bien inutile, ma chère: tu as déjà dû l'imaginer toi-même.

Au concert. — Deux campagnards, le mari et la femme, assistent à un concert en ville. Or arrive à un duo, et aussitôt qu'il a commencé la femme dit à son mari:

— Pourquoi se mettent-ils maintenant deux pour chanter?

— C'est pour que ce soit plus tôt fini, et j'en suis ma foi bien content.